

## Littératures mineures, littératures dépendantes?

La diversité des littératures nationales peut remonter, dans sa matrice mythique, jusqu'à la "déconstruction" de la Tour de Babel par Y H V H (Dieu - Lui - le Nom/ *Ha Shem, Adonai*). Cette opération "déconstructrice" (dans le sens étymologique du mot) est décrite dans la *Genèse/Bere'shit*, XI, 1-9; le titre grec, adopté dans la Septuaginta qui ouvrit le chemin à son emploi latin, découle du vocable hébreu *toldoth*, II,4, qui veut dire "génération," "genèse" "geste" ("registre"), et non pas du premier mot de la Bible Judaique ou *Torá*, traduit par "au commencement," "au début" ou - selon la controverse reprise par Chouraqi sur l'étymon original, *Entête* - "au chevet," comme dans la forme verbale *incipit* (*in + caput*), puisque *re'shit* vien de *R'osh* "tête." Réagissant à l'hubris des "fils-construits" (bnè, de *baná*, "construire") d'Adam (*ha-Adam*), le Dieu zélé qui avait expulsé le couple originel du paradis terrestre décida de "babéliser" la "langue-lèvre une" de ses créatures (*havá/allons neredál* descendons *sham/lá venavelál* et babélisons, de *balal*) et disperser les terrestres ("humains," de *humus*, terre, comme *adam*, de *adamá* qui veut dire "terre" en hébreu). Ceux-ci, tenant tête ouvertement à la punition divine de l'exil et de l'errance, voulurent se réunir, s'établir, reliés entre eux par une seule "langue-lèvre" (*'ehat sáfá*), ils se livrèrent à l'émulation des cieux (à égaler les "dieux," III, 5 et 22) en érigeant une ville (*'ir*) communautaire, "humaine, trop humaine," et une très haute tour (*migdál*). Ils cessèrent de la construire (*vayyabaddilú livnoth ha ir*) quand s'abatit sur eux la confusion des lèvres - le vacarme des langues - décrétée par le Dieu biblique (*balal ha-Shem sefath kol ha 'aretz*/babélisa Lui-Le Nom la langue-lèvre de toute la terre, XI, 9) dans son geste "déconstructeur."

Issue de ce polyglottisme babélique et de la dispersion mythique de l'humanité non-rédimée (*pefitzam ha-Shem 'al-pné kol-ha 'áretz*/"les dispersa Lui-Le Nom sur la face de toute la terre"), la multiplicité des nations et des langues dut faire face, depuis toujours, à un dilemme: la clôture xénophobe dans la langue - patrie, excluant l'étranger, l'allogène, le barbare; ou bien, l'ouverture vers l'autre, le commerce et la coexistence polyphonique des langues et de ses formes d'expression, en prose ou en poésie.

La littérature comparée - nom d'une discipline institutionnelle dont l'embryon moderne se résiderait dans le concept goethéen de *Weltliteratur* (ce n'est pas par hasard que Marx et Engels incorporèrent ce concept dans la vision universaliste du "Manifeste Communiste" de 1848: *Die nationale Einseitigkeit und Beschränktheit wird mehr und mehr unmöglich, und aus den vielen nationalen und lokalen Literaturen bildet sich eine Weltliteratur*) - me

semble représenter le chapitre central du devenir historique de cette généalogie (ou de cette allégorie) mythopoétique.

Un second dilemme - plus spécifique - surgit quand on considère le cas des littératures dites "mineures," "dépendantes" ou "périphériques" dans la perspective de la *Weltliteratur* vue comme programme de la littérature comparée: il s'agit des littératures des petits pays dont la langue ne circule pas universellement (comme la langue tchèque ou hongroise, par exemple), ou de celles des pays "sous-développés" ou "périphériques," surtout celles dont l'expression langagière procède de la langue des métropoles coloniales (le portugais ou l'espagnol en Amérique latine, par exemple).

Les questions théoriques et les problèmes généraux de la littérature comparée - de la *Weltliteratur* qui, selon Marx et Engels tendrait à intégrer progressivement les fonds nationaux et locaux au patrimoine commun de l'humanité, comme tâche culminante de "l'éducation des cinq sens" (*Die Bildung der fünf Sinne ist eine Arbeit der ganzen bisherigen Weltgeschichte*) assumée par l' "Histoire Universelle" - ces questions et problèmes d'ordre général seraient-ils applicables avec pertinence aux dites "littératures mineures," "sous-développées" et "tiers-mondistes" (selon les variations terminologiques employées à leur égard)?

Prenons l'exemple de la littérature brésilienne. La conception moderne la plus élaborée de sa formation se trouve réalisée dans l'œuvre fondamentale de Antonio Candido de Mello e Souza, *A Formação da literatura brasileira (momentos decisivos)*. Dans une large mesure, cette conception repose sur deux présupposés: 1. la formation de la littérature brésilienne commence autour de 1750, dans l'aradisme pré-romantique où s'ébauche "l'esprit national" qui ne connaîtrait cependant sa pleine émergence qu'avec l'indépendance politique dans le romantisme (le Brésil se sépare du Portugal en 1822) et arriverait à son apogée dans le "classicisme national" de Machado de Assis qui était un romantique "nativiste" dans la première phase de sa carrière. Il s'agit donc d'une vision linéaire et évolutive, missionnaire et émancipatrice, qui prend ses racines conceptuelles dans l'historiographie du 19<sup>e</sup> siècle et est régie par l'idée de "nation," selon le modèle des "patriarches" de la discipline qui produisirent des "Histoires nationales de la littérature," Gervinus pour l'Allemagne, De Sanctis pour l'Italie, Lanson pour la France, comme le signale Hans Robert Jauss. 2. La littérature brésilienne est une ramification mineure d'une littérature mineure ("branche secondaire de la littérature portugaise, qui est à son tour un arbuscule d'ordre second dans le jardin des Muses..."); le destin nous a donc condamnés à "dépendre d'autres lettres"; "comparée aux grandes littératures, la nôtre est pauvre et faible," mais "c'est elle, et aucune autre, qui nous exprime"; nous devons l'étudier avec un "esprit critique," mais aussi "avec tendresse et estime," puisque "sans être aimée, elle ne révélerait pas son message; si nous ne l'aimons pas personne ne le fera à notre place."

On peut dire que, selon cette conception à prédominance socio-idéologique de "la littérature comme mission," la sortie de l'impasse esthétique résultant du présumé incontournable de la "minorité" et de la "dépendance" imposées aux lettres brésiliennes se transpose au plan éthique.

Nous pouvons, cependant, adopter un autre critère de théorie littéraire, celui qui rejette la distinction entre littératures mineures et majeures parce qu'elle est mécaniste, non dialectique. C'est le point de vue soutenu, entre autres, par l'éminent structuraliste pragoïse Jan Mukařovský, que ce soit dans sa première phase (1946) ou dans son moment marxiste (1963). Je me réfère aux essais "Sur le structuralisme" de 1946 (je cite la traduction italienne) et "Obligations de la science littéraire par rapport à la littérature mondiale contemporaine" de 1963 (je cite la traduction portugaise). Selon le savant tchèque, "la science littéraire comparative traditionnelle" véhiculait une vision unilatérale, responsable du "complexe de petit peuple" (un Mexicain, un Argentin ou un Brésilien pourraient lire ici "complexe de peuple sous-développé, dépendant et périphérique") quand elle établissait la primauté "presque apriorique" de certaines littératures "capables d'exercer de l'influence" face à d'autres "condamnées à l'accueil passif d'influences externes." Mukařovský estime, par contre, que la question des influences ne saurait être abordée adéquatement que dans la perspective de "relations dialectiques." Aussi le théoricien pragoïse s'oppose-t-il à "l'image d'une littérature absolument passive, dont l'évolution serait guidée par des influences fortuites venues d'ici ou de là." La littérature qui subit une influence n'est pas "une partenaire passive." Les influences reçues sont en général à mettre au pluriel, elles s'exercent parfois de manière convergente et même concomitante. Dans son article "Dendé na tradição da sátira ibérica," João Carlos Teixeira Gomes, spécialiste de l'intertextualité dans le baroque brésilien, réfute la thèse voulant que la littérature brésilienne est issue d'un "arbre mineur," la littérature portugaise, malgré la présence du maniérisme camonien chez nos poètes du 17<sup>e</sup> siècle; il argumente: "...même dans leur meilleur moment de la période coloniale (...), le véritable lien de nos écrivains s'établissait avec l'Espagne baroque et non pas avec le Portugal, c'est-à-dire 'avec la littérature exubérante du second 'Siècle d'or' espagnol,' plus particulièrement - j'ajoute - avec Góngora et Quevedo, les deux maîtres de notre très singulier Gregório de Mattos e Guerra, le 'Bouche d'enfer', et du mordant satirique péruvien Juan del Valle Caviedes, 'La dent du Parnasse', bien que le premier écrivain en portugais (moucheté, parfois, de castellanismes volontaires) et le second dans un espagnol métropolitain. Le chercheur portugais Alfredo Margarido considère que l'idiome grégorien est "une langue trans-ethnique" qui fait preuve de la capacité "d'intégrer un grand nombre de particularités indiennes et africaines, provenant des différentes civilisations qui participent dans la structuration de la réalité somatique et linguistique du Brésil," idiome qui

répondait de ce fait à "la nécessité de dire le monde moyennant les formes linguistiques ayant cours au Brésil, qu'elles soient indiennes ou africaines, cette opération étant renforcée par la description minutieuse et colorée des appétits et des pratiques sexuels brésiliens, coupant ainsi les liens de dépendance par rapport à la langue et aux pratiques sociales portugaises." Les influences ibériques se contextualisèrent dans la réalité différenciée du Brésil colonial. Comme l'explique Mukařovský, les influences subies sont soumises à une "sélection" et à une "gradation hiérarchique" permettant "à une influence de prévaloir sur une autre" et à l'ensemble d'acquiescer un "sens propre." Dans leur nouveau cadre d'action, ces influences sont soumises à des "tensions dialectiques." Comme en est ainsi, conclut Mukařovský, "il est conseillé de partir du présumé que les différents arts nationaux se rencontrent sur une base de parité réciproque"; "l'aspect fondamental" des influences ne réside pas dans la notion de supériorité et de subordination d'une culture par rapport à une autre, mais bien dans leur "réciprocité." Ce serait la seule voie pour arriver à une science littéraire qui ne soit "pas mécaniste."

Ce présumé mukařovskéen une fois adopté, nous pourrions reconsidérer le problème sous un angle modal et non plus substantialiste. Le scénario résultant sera le contraire du mélancolique panorama de la "dépendance" inévitable, à peine allégée par la solution caritative de "la tendresse et de l'estime" (quelque chose de l'ordre du "souci" - *die Sorge* - heideggerien qui se dévoile dans l'écoute du Logos occidental émigré dans une autre "demeure de l'Être," le lointain "jardin américain des Muses"). Il sera donc possible de voir la littérature brésilienne (de même que d'autres littératures dites "périphériques") comme une "différence" qui nous particularise dans la combinatoire toujours mobile de la littérature universelle, scénario où même les littératures dites "majeures," à moins de s'ouvrir aux "différences" comme celle-ci - à l'altérité - courent le risque de s'étioler dans l'ennui, comme le prédisait l'écuménique Goethe, dévoué à l'étude des littératures "exotiques," et qui s'intéressait, non par pure coïncidence, même aux chants rituels des indiens brésiliens: *Eine jede Literatur emmyert sich zuletzt in sich selbst, wenn sie nicht durch fremde Teilnahme wieder aufgefrischt wird.* (Chaque littérature finit par s'ennuyer en elle-même, à moins de recevoir un apport innovateur par une participation étrangère).

Reconsidérer la problématique de la littérature brésilienne à l'aide de ce nouvel instrument théorique "non-mécaniste" nous permet de reconnaître, dorénavant, que notre littérature a toujours été en syntonie avec la littérature universelle (du moins depuis le baroque) et qu'il serait donc arbitraire de lui attribuer une "origine simple," un "commencement" coïncidant avec une date (1750) qui renvoie à l'arcadisme pré-romantique. D'autre part il y a l'idée d'une poétique synchronique et d'une "Histoire structurale de la littérature" défendues par Roman Jakobson; il y a l'image bakhtinienne, anti-lukacsienne,

d'un espace littéraire où s'établit nécessairement "la coexistence de phénomènes profondément anachroniques," ce qui complexifie extrêmement le processus historico-littéraire;<sup>1</sup> il y a la conception d'une historiographie non-linéaire qui rend compte des changements d'horizon d'attente sur l'axe diachronique, préconisé déjà par le structuralisme pragois (voir Vodička), puis dans sa version décisive, par Hans Robert Jauss (op. cit.); tout cela - toutes ces réflexions sur des "questions générales et théoriques" finissent par s'avérer hautement pertinentes pour la révision des littératures nationales, comme c'est le cas de la littérature brésilienne. Au Brésil, des études faites à partir de cette nouvelle focalisation théorico-méthodologique ont permis de reconsidérer le baroque et son principal représentant dans notre langue (Gregório de Mattos e Guerra). Une critique philologique traditionnelle, opérant sans prendre en considération le concept d'"intertextualité" - ou l'ayant écarté de la pratique de l'imitation (*imitatio*) des 16e et 17e siècles - avait fini par accuser cet auteur d'être un "plagiaire" de Góngora et de Quevedo. Cette critique opérait également sans la nouvelle théorisation de la traduction comme une "opération de trans-création" qui ne produit non pas le même comme "copie," mais la "différence" dans le même. Ajoutons que, dans les années '50, un paradigme historiographique linéaire-évolutif, devenu dominant sur notre scène critique, avait "séquestré" le même Gregório, et avec lui le baroque, de son champ d'intérêt littéraire. En plus, ce paradigme avait adopté la vision sociologiquement réductionniste de la réception "objective" d'Escarpit restreinte au "premier public socialement déterminable," comme seul vecteur "non-illusoire" de l'historicité de l'évolution littéraire, sans prendre en considération les changements temporels et spatiaux de la perspective de la réception (c.f. la critique qu'en fait Jauss, 179) et sans s'intéresser à la sémiologie spécifique de l'écriture baroque qui ne privilégie pas la "fonction référentielle" de la langue mais les fonctions "esthétique" et "métalinguistique," ce qui veut dire la dépense ludique, le plaisir, le vertige, l'émerveillement, la fascination.<sup>2</sup>

Comme un autre résultat spectaculaire de ce renouvellement des instruments génériques et théorico-critiques, au sens général, de la science littéraire et du comparatisme appliqués à leur tour au cas spécifique de la littérature brésilienne, s'ouvrit à ma génération la possibilité de redécouvrir et de revaloriser le plus grand de nos poètes romantiques, Joaquim de Sousa Andrade (Sousândrade, 1832-1902), contemporain synchronique de Baudelaire (*Harapas selvagens*, son premier livre, déjà révolutionnaire, sort en 1857 comme *Les Fleurs du Mal*), précurseur de "L'Enfer Financier" des *Cantos* d'Esra Pound,

avec son "L'Enfer de Wall Street" (1877) polylingue, qui fait partie du long poème trans-américain *O Guesa Errante*. Etrangement, c'est justement l'historiographie linéaire-évolutive qui, privilégiant pourtant le nationalisme romantique - lequel dans la plupart des cas s'avère bien conservateur en ce qui concerne la forme et même la thématique - c'est cette historiographie "missionnaire" qui ne sut comment aborder Sousândrade et minimisa l'importance de ce véritable "poète maudit" qui resta en marge du canon de notre Romantisme (comme, mutatis mutandis, Leopardi dans la littérature italienne et Hölderlin dans l'allemande, ces deux poètes difficiles à classer, dont le style relève en même temps du classicisme et d'un romantisme à portée métaphysique). L'hermétisme, le préciosisme, le ton dissonant et désaccordé de ce poète ne défia pas seulement la critique du 19e siècle (Silvio Romero, José Veríssimo), mais échappa aussi aux subtilités analytiques de notre plus grand critique littéraire contemporain, Antonio Candido, qui, dans sa *Formation...*, laisse à toute fin pratique intacte le cadre hiérarchique et axiologique traditionnellement fixé par notre période romantique, bien qu'il la privilégie comme une étape-modèle de la littérature de l'"agrégation," intégrée et homogène, "lingua geral de uma sociedade à busca de autoconhecimento" (langue générale d'une société à la recherche de la connaissance de soi).

Tout un nouveau panorama littéraire peut ainsi être découvert dans ma génération. Y contribua également, dans un contexte interdisciplinaire et intersémiotique, la prise en considération des traces "pansémiotiques" (Jakobson) que l'art verbal partage avec d'autres systèmes de signes: c'est le cas du baroque littéraire brésilien qui fut analysé en rapport et conjointement avec d'autres arts comme l'architecture, la sculpture, la peinture et la musique dans les ouvrages, par exemple, d'Affonso Avila, spécialiste de la fête baroque, ou du précurseur Curt Lange, musicologue germano-uruguayen, dans le domaine de la musique. Des apports d'autres disciplines eurent également de l'importance, comme, par exemple, dans le domaine de la philosophie de l'histoire, les thèses anti-positivistes et anti-linéaristes de W. Benjamin, ou encore, en tant qu'analyse épistémologique du phénomène baroque, l'étude par le même auteur du processus de l'"allégorèse" dans le *Trümpfspiel* allemand. L'issue de la sociologie, la notion de "réduction sociologique" acquit de l'importance; elle fut proposée par le théoricien brésilien Guerreiro Ramos et offrit la vision non xénophobe, non-monologique d'un "nationalisme critique." Élaborée dans un milieu disciplinaire spécifique, l'idée de Ramos était susceptible d'être rapprochée, dans ses conséquences, de la thèse pionnière de l'anthropophage comme dévoration culturelle d'Oswald de Andrade, le plus radical de nos modernistes des années '20 et '30. À ce sujet, on peut consulter ce que dit la spécialiste de la traduction Susan Bassnett sur la théorie

1 Au sujet de la première référence, voir de Campos 1969, au sujet de la seconde, voir de Campos 1992.

2 Cf. de Campos 1989, pp. 32-35.

brésilienne de la "transcrição" (trans-création) qu'elle aborde sous la devise "the Brazilian luciferizing translations".<sup>3</sup>

The Brazilian and the Canadian groups of translation theorists have in common the aim of celebrating the role of the translator, or making the translator visible in an act of transgression that seeks to reconstruct the old patriarchal/European hierarchies. Translation seen in their terms is indeed a political activity, and one of the utmost importance. Haroldo and Augusto de Campos use translation as a way of affirming their right as Brazilians to reread and repossess canonical European literature, while the Canadian women see translation as fundamental to their existence as bilinguals and as feminists struggling against phallo/logocentric values. Both groups are concerned to find a translation practice and terminology that will convey the rupture with the dominance of the European heritage even as it is transmitted. In their different ways, one group with the metaphorical language of blood and death, the other with a series of metaphors deriving from the notion of the 'mother-tongue', are promising a post-colonial notion of translation, which contests the old imperialist view. (153-58)

Dans une perspective d'avenir, et afin de maintenir la féconde interaction entre théorie et pratique ici décrite – dont le cas brésilien est un exemple éloquent –, il est sans doute nécessaire que le concept de *Weliteratur* soit réactualisé pour éviter que sa productivité ne se neutralise dans le monde post-utopique de la "crise des idéologies," et qu'il ne se vide par l'effet d'un optimisme messianique, dans l'horizon "apokatastatique" de l'avènement inéluctable d'un idéal communautaire et désaliéné, libre de la malédiction post-édénique et babélique de la scission des langues et de la division du travail.

Dans ce sens, je conclus en renvoyant à un travail récent de Wladimir Krynski. Ce n'est pas par hasard que ce travail est dédié à Luiz Costa Lima, le théoricien brésilien de la littérature le plus syntomisé, à sa propre manière, avec les idées développées ici. Krynski signale que, en vertu du "surissement d'un certain nombre de phénomènes politiques, historiques, socio-culturels et littéraires" la définition de l'universel se fait de plus en plus difficile et son approche dialectique de plus en plus complexe. Avec le nomadisme moderne qui constitue un phénomène planétaire, la littérature de notre siècle, "de plus en plus intertextuelle et interdiscursive (...)" a investi l'idéal grec de moments dialectiques qui (...) modifient les visions du monde fondées sur la fonction herméneutique, explicative du mythe" (comme représentation-modèle de la beauté de l'homme – selon Goethe). Ainsi "le projet de Goethe," son projet grec, "doit être repensé et mis en perspective." Dans l'époque contemporaine, il se produit "une tension permanente entre le 'marginal', le 'local', le 'national',

"l'institutionnel' et l'universel'." Face à "l'incertitude généralisée des valeurs qui se renouvellent et se reformulent," il arrive que "les œuvres promues par l'institutionnel" sont mises en perspective par des œuvres et des attitudes créatrices polémiqement orientées." Dans cet ordre d'idées, et sous la pression de ces nouveaux facteurs (actants), "la littérature mondiale se définit plutôt par l'hétérogénéité de ses œuvres, des langues qu'elle parle et des passions qui la soutiennent en cette fin de siècle."

J'estime de même que l'idée paradisiaque d'une littérature universelle homogène, patrimoine d'une humanité "débâbelisée" dont les cinq sens seront finalement cultivés par l'histoire et qui sera par là restituée à la "langue-lèvre une" (*ebat saftz*) des constructeurs bibliques de la Cité-Tour communautaire d'avant le vacarme déconstructeur provoqué par le geste zélé de YAVH, – j'estime que cette conception teintée d'un optimisme marxien comporte, en fin de comptes, les traits d'une utopie millénariste, fortement imprégnée d'un théologisme laïque. D'autre part, je pense également que, dans les circonstances planétaires qui sont les nôtres, et en adoptant le présupposé dialectique de la "parité des cultures" (Mukarovský) quant au rythme des influences, les théoriciens et praticiens de la littérature devraient, en principe, chercher à atteindre une convivence productive et dialogique des différences sur le tableau combinatoire de l'universel; non pas une *koiné* homogénéisante et nivélatrice, engagée à effacer, avec un "rasoir d'Occam," "l'altérité" de ces différences, mais, bien au contraire, un effort critique multidirectionnel dans le sens de la promotion du pluriel et du divers comme figures d'un éventail mobile, produisant toujours de nouvelles configurations, où le tiers – l'excentrique, le décentré – ne soit jamais un tiers exclus de la combinatoire des possibles et soit au contraire une partie constitutive de ses mouvements.

(Traduit du portugais par Walter Moser)

Pontificia Universidade Católica de São Paulo